

Entretien avec Ingrid von Wantoch Rekowski

Bruxelles, le 22 juillet 2020. D'après une interview d'Yves Vasseur (sur une idée de Marie Noble) – 04.08.2020

C'est un vaste bureau lumineux aux confins de la place Flagey. C'est un univers de livres, de disques bien sûr où trône un piano à queue, paquebot amarré sur le plancher de chêne, métaphore de tout un univers, de toute une œuvre. C'est ici où elle nous reçoit qu'Ingrid a passé la majeure partie du confinement.

Du confinement

Ce qui a été assez intéressant pendant le confinement, c'était le luxe du temps. Dans cette sorte de suspension, l'imaginaire voyage et cogite autrement. Il est clair que dans l'agitation de la vie que l'on mène, on galope, on va dans tous les sens et là, soudain, surgit cette période où l'on est coupé de tout, où l'on est tenu de s'arrêter. Bien sûr, on perd le contact avec les amis notamment, mais, dans ce luxe du temps - du moins l'ai-je vécu ainsi, de manière privilégiée sans doute -, il y avait à tout le moins moyen de réfléchir à ce qui est vraiment important : dans quoi et pour quoi s'engager demain? Pour moi, c'était stimulant parce que j'adore les « plongées »... Bien sûr, comme pour beaucoup d'autres artistes, il y a eu la galère des annulations, notamment en ce qui me concerne, deux spectacles, au Festival d'Edimbourg et à Paris.

Disons que, avec ma nature entreprenante, je n'ai pas voulu en rester là ni m'apitoyer, et voulu mettre en évidence la question « comment ne pas subir la crise ? », comment la transformer de manière créative. De ce remue-méninges et de ses questionnements est né ce projet avec la Monnaie dont je me rends bien compte qu'il est dépendant de l'opportunité liée à la situation covidienne.

Car évidemment, la situation reste très compliquée. Beaucoup de collègues autour de moi ont perdu du boulot, et dans certains cas, c'est catastrophique. Mais dans le domaine artistique, nous ne pouvons pas non plus devenir des « râleurs » et tout demander à l'État. Bien évidemment, il faut dialoguer avec lui mais il ne faut surtout pas tout attendre de lui. Nous devons nous mettre en situation de proposer quelque chose, même et surtout dans la situation que nous vivons. Donc, à cet égard la période de confinement a été une période de gros travail débouchant sur un sacré projet.

Du projet

En fait, ce projet intitulé *Is this the End ?* mijotait depuis quelques années avec Jean-Luc Fafchamps, le compositeur, et Éric Brucher, auteur et librettiste, et nous l'avions, dix mois plus tôt déjà, proposé à la Monnaie. Or, dans cette situation déstabilisante où tout s'annule, Peter de Caluwe constate que le projet résonne de manière tellement singulière aujourd'hui – l'enfermement, la vulnérabilité, l'inquiétude de la mort. Nous réfléchissons alors à la manière de savoir comment ré-imaginer notre projet qui tienne compte du Covid, notamment en adoptant une manière de travailler qui intègre la distanciation et toutes les mesures de sécurité sanitaire. C'était une manière de répondre à cette question, comment être créatif dans la contrainte, avec de la remise en question, de l'adaptabilité, de l'inventivité, du travail en équipe aussi.

De opéra (et théâtre musical)

Ce qui m'a formée, clairement, c'est la musique, la structuration de la musique et la rencontre avec Meyerhold*, metteur en scène russe. Quand je me suis plongée dans son œuvre (et j'ai réalisé mon mémoire de fin d'études sur lui), j'ai su que j'allais faire ce métier-là, que c'était ma voie, le fait justement d'intégrer la logique musicale sur un plateau de théâtre. Donner corps à la musique, oui, c'est ma voie.

Pour moi, c'est la musique qui est au centre des choses. La musique est théâtre par excellence ! Bien sûr, elle s'inspire du texte mais c'est le corps musical qui domine. La musique nous touche d'une manière très particulière, pénétrant nos tripes, notre mémoire sensorielle, et bien sûr irriguant notre intelligence. Donc, oui, qui dit cœur, qui dit musique, qui dit théâtralité, dit opéra. Mais très souvent, l'opéra est comme un gros mammouth qui n'arrive plus à bouger. Dans mon travail, j'ai toujours voulu alléger, éviter toutes ces lourdeurs : inutile, par exemple, de redire scéniquement ce que la musique dit tellement mieux ! C'est à cet endroit que j'aime fabriquer du théâtre qui, littéralement, introduit et ajoute le corps à la musique, et provoque des décalages où l'on peut à nouveau respirer (et rire). À l'opéra par exemple aussi, il faut présenter des maquettes longtemps à l'avance, donc on a tendance à bétonner, du coup, on fige la créativité. Ce qui m'importe, c'est comment fissurer le béton.

Raconter autrement les choses par la musicalité, par le cœur, c'est mettre en marche une mécanique que je trouve particulièrement intéressante parce qu'au fond elle n'est pas unilatérale. Le mot cherche un sens mais la musique (ou la multiplicité des voix) lui en donne plusieurs, ce qui signifie un corps dense, ambigu et équivoque. Dans certaines arias par exemple, cela peut prendre cinq minutes pour mourir ! Donc la musique donne une autre dimension à l'histoire, c'est ce qui m'a toujours attirée et passionnée.

Du corps

L'autre pilier de mes recherches, c'est le corps. Corps empêché ou qui tente (voire tenté...), corps amoindri ou glorieux, corps virtuel ou réel... Le Covid a mis en évidence et a rappelé la vulnérabilité de nos vies et de nos corps. Mais de fait, si je pratique une poétique de la faille, de la plaie, ce n'est que pour mieux rendre compte de notre puissance vitale tentant de s'élever, résistant à l'anéantissement. Les interprètes avec qui je travaille n'ont pas nécessairement un corps virtuose (tel un danseur ou circassien avec une technique spécifique), ces corps d'acteurs ou d'actrices, je les lance là où ils n'ont a priori rien à faire. Par exemple, dans une cantate de Bach, dans l'univers wagnérien, dans des duos tirés des plus grandes œuvres d'opéra. « *Lancer l'acteur dans ces univers de choix revient à lancer un chien dans un jeu de quille. Ça bouscule, ça renverse. Surtout, ça produit de la force par le biais de la faiblesse. L'acteur qui chante à peu près bien n'arrive quand même pas à la cheville d'un « vrai » chanteur. Il entre dans Bach ou dans Mozart avec ses gros sabots* » (J. M. Piemme, in *Musique en corps*, éd. Alternatives théâtrales, 2016)). C'est pourtant là, dans cette inadéquation, dans cet à peu près, que l'on produit du théâtre. « *Si la perfection ravit les amateurs de records, l'incomplétude favorise le partage de l'imaginaire* » (Idem).

De la périphérie

J'aime bien rester à la périphérie (hors du « main-stream »). Les oratorios, madrigaux ou matériaux ré-agencés... ne sont pas des œuvres qui constituent le répertoire de l'opéra, mais c'est là (et dans ce type de drame) que le théâtre musical devient intéressant pour moi. Je préfère ne pas m'aventurer

dans ces livrets qui semblent d'une autre époque et où on se sent dès lors obligé de travestir en promenant Don Giovanni soit chez les nazis soit dans une soucoupe volante! J'aime m'aventurer dans des formes hybrides et inédites. À cet égard, c'est en quelque sorte grâce au Covid que *Is this the End ?* se monte aujourd'hui à la Monnaie, projet qui est une forme hybride, à la fois scénique et filmique, les deux étant enchevêtrés. Je ne suis pas sûre que ce projet aurait vu le jour dans une période « normale ». À cet endroit, la non conventionalité et l'invention à partir de contraintes, je me sens comme un poisson dans l'eau.

Is this the End ?

Dans le projet *Is this the End ?*, ce qui intéresse Jean-Luc Fafchamps, ce sont les états de conscience intermédiaires. Qu'est-ce qu'est la mort, qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que le réel, la fiction, qu'est-ce qui se passe dans notre conscience ? Question philosophique, poétique, profonde et qui renvoie à la situation sanitaire actuelle et aux angoisses qui parfois nous envahissent ! Est-ce donc la fin – sans parler de la question climatique planétaire ? Est-ce que je serai encore vivant la semaine prochaine ? Confronté à des situations où on a l'impression d'une mort imminente, où notre vie est en danger, où on peut la perdre, il y a un espace bouleversant de sidération ou de pensée labyrinthique: on s'y perd, on cherche des repères que l'on ne trouve plus... C'est ce qui se passe pour la protagoniste et adolescente de notre histoire. Elle se perd et s'abîme dans un labyrinthe (figuré par les bâtiments de la Monnaie).

Je l'ai dit plus haut, la crise du Covid m'a amenée à re-réfléchir et remettre les choses en question. À partir du projet initial de *Is this the End ?*, avec Jean-Luc et Éric (le travail en équipe !), on s'est dit pourquoi ne pas essayer de fracturer le projet, de le produire en trois parties et de créer une même œuvre vue sous le regard de chacun des trois personnages, et même sous trois formes différentes aussi ? La première partie, nommée *Dead little Girl*, met donc l'accent sur une adolescente qui est projetée dans un labyrinthe et, ce voyage, elle va le faire à travers tous les bâtiments de la Monnaie, faisant d'étranges rencontres. C'est une caméra qui va la suivre, sera à ses trousses, le bâtiment de la Monnaie devient donc le décor de son parcours. Ici, nous ne créons pas de vidéo pour la scène, mais bien du théâtre pour le film. Une partie sera pré-filmée, une partie sera en *live*, justement pour jouer sur cette question, qu'est ce qui est *live*, qu'est ce qui ne l'est pas, qu'est ce qui est vie ou non ? Le spectateur, lui, et nécessairement vu les circonstances, verra le projet à l'écran, soit à travers un lien numérique soit au cinéma. Les volets 2 et 3 prendront d'autres formes et auront lieu les prochaines saisons.

J'adore ce défi et nouveau projet *Dead little Girl*, parce que c'est une situation totalement inédite. Les temps si courts de mise en oeuvre, les très peu de jours de répétition et les contraintes sanitaires obligent aussi à être très inventif. Bien évidemment, je dois risquer la maladresse, mais c'est tellement mieux que de rester figé. Ceci dit, je veux que ce soit très bien fait ! Pour autant, je trouve que la maladresse ce n'est pas si grave, il vaut mieux un peu de maladresse dans quelque chose qui n'est pas figé que la rigueur de quelque chose de trop bétonné. Ce que j'aimerais, c'est embarquer le public dans ce magnifique tourbillon de la musique de Jean-Luc associée au texte d'Éric, sans le lâcher, pour qu'il puisse nous accompagner dans ce voyage exceptionnel.

Du vivant

Construire un opéra à l'ère du Covid et le fait d'impliquer dans l'histoire une adolescente a fait surgir la question des générations et de la révolte des jeunes. *Is this the End ?* résonne différemment aujourd'hui de la manière dont le projet était prévu initialement. Ce qui est troublant, c'est qu'il y a quelque chose qui nous dépasse, que les questionnements auxquels nous pensions s'ouvrent à d'autres questions parce que l'époque nous projette dedans et nous bouscule. Les questionnements et sens se multiplient et nous échappent. Le vivant perturbe et réinvente toujours, il remet en question notre confort, révèle notre fragilité et la proximité de la mort (que nous aimons souvent mettre de côté). Il s'agit décidément d'ouvrir des portes, de lutter contre l'encroûtement, contre l'habitude, d'oser les questionnements, aussi ceux qui nous échappent. Le vivant n'est jamais lisse. Et j'ai besoin de la secousse qui fait craqueler la sphère dans laquelle on se complaît, c'est peut-être l'essence du geste artistique.

Du futur

Précisément, face à la question que l'on pose parfois de savoir si le geste artistique est réparateur, je n'en ai pas trop l'impression, nous ne réparons pas le futur. Réparer, c'est oblitérer quelque chose, c'est coller un scotch ! Au contraire, sans doute y a-t-il mieux à faire en fissurant ce qui, dans le présent, est alourdi, bétonné, sclérosé, afin de donner à respirer vers 'autre chose', ce futur justement. On ne répare pas, on va vers autre chose. Et puis, n'est-il pas plus intéressant de garder la plaie ouverte, de l'appivoiser et faire avec ? Ma crainte, c'est que ça reparte comme avant, comme si de rien n'était, qu'on re-bétonne. Mais chercher à fissurer, cela suppose des risques. Si on saute en parachute, on doit être prêt à perdre quelques plumes. Or, même avec un bras cassé, on peut faire quelque chose. Plutôt que d'être paralysé par le Covid, comment avancer, toujours, malgré les contraintes ? Plutôt que de réparation, je parlerais de recreation. Recréer quelque chose par rapport à l'impossible, encore mieux : tenter l'impossible !

De l'abécédaire

Une autre idée qui a surgi lors du confinement a été celle d'un abécédaire. Une nouvelle manière d'aborder et de structurer les questionnements de manière rafraîchissante et inventive à partir de la rhétorique de l'alphabet. J'ai choisi de l'imaginer autour de *Is this the End ?*, puisqu'aussi bien ce projet se déploiera sur trois saisons.

A : Apocalypse Now

B : Breaking news

C : C2H5OH (formule chimique gel pour les mains)

D : Dies Irae

E : Expérience de Mort Imminente...

L'abécédaire donne une structure, mais qu'il faudra développer en tenant compte des difficultés, de l'absence de public, du besoin de distance sociale pour les artistes, voire des restrictions budgétaires. En lien avec le laboratoire de ma Compagnie *Lucilia Caesar*, ce sera une sorte de grand puzzle inventif, brassant des formes inédites (quitte à en inventer !) et jubilatoires (échanges, conversations, réflexions menées en groupe, vidéos, installations dans des musées, performances théâtrales et musicales, chorégraphies, photographies, sculptures...), en collaboration avec différents artistes, collègues, scientifiques, chercheurs, professionnel de secteurs a priori extérieurs au théâtre (médecins, nettoyeurs, cuisiniers)...

C'est en même temps une forme de labyrinthe aussi. Le labyrinthe est fascinant parce qu'il ne mène pas droit au but. Il cogite, il sinue, il fait mûrir ! Il présuppose un parcours difficile et tortueux, mais aussi une issue favorable possible.

Du laboratoire

Comment ne pas rester cloisonné dans un petit monde théâtral, oser se confronter à d'autres modes de réflexion, de fonctionnement et de production ? Le pire serait de se replier sur soi-même, de rester dans un entre-soi. Comment faire en sorte que la culture soit vraiment nécessaire à tout un chacun ? Comment renouer avec le public qui peut être frileux actuellement, lui donner l'envie de retourner dans une salle ? Tant que le virus rôdera, il faudra apprendre à faire le premier pas et réinventer le contact. Oui, ré-imaginer le rapport au public et intégrer cette donnée dans nos réflexions dès maintenant pour essayer de mettre au point une formule qui le sollicite via d'autres angles que l'approche classique, dont je suis certaine qu'elle va mener au blocage. À travers ce nouvel abécédaire (en laboratoire), j'aimerais prendre l'initiative et être moteur d'une démarche créative.

S'interroger sur l'utilisation des financements publics qui vont se raréfier signifie aussi imaginer des partenariats intelligents. Je pense que cela va être une question très urgente après le Covid, il y aura moins d'argent, comment le gèrera-t-on ? La collaboration entre les grandes structures (et son savoir-faire) et les initiatives « hors-champs » me semblent être une magnifique voie apte à régénérer le mammouth opératique !

Ne pas rester entre nous signifie créer les liens, des discussions hors « zone de confort ». J'adore inviter des gens issus d'autres sphères, organiser des tables d'échanges, cela permet de dépasser les limites de ma petite sphère, de m'enrichir de l'envie de me frotter à des penseurs, à des chercheurs. Donc, dans ce fameux laboratoire-abécédaire, il y a évidemment la question de savoir comment renouer avec le public, mais aussi celle de l'enrichissement de la matière qui évite de rester figé sur soi.

Le laboratoire est un magnifique outil pour la recherche, par contre il faut que le projet proposé au public soit assez mûr pour qu'il se sente pris par la main pour voyager. Je dois toujours me remettre à la place du spectateur qui découvre et lui fournir les codes et clés de départ pour entrer dans l'aventure.

Du message

Je ne me sens pas messagère au sens de transmettre un message ; par contre, j'aime proposer un monde imaginaire qui questionne et fasse réfléchir, qui sollicite, titille et qui fasse bouger, ça oui ! Créer des mondes dingues faits de poésie et de questionnements susceptibles de proposer une réelle intensité d'échanges, de fissurer nos murs. On a tous envie d'envol, de décoller, de s'envoyer en l'air, sauf que la réalité nous ramène sur terre ! Covid aussi ! La vie se joue souvent entre cette envie d'un ailleurs et la réalité physique. Je me sens plutôt un véhicule ou passeur qu'un messager.

* Vsevolod Meyerhold (1874-1940), metteur en scène soviétique, élaborait un langage scénique par le montage de divers éléments signifiants. Il réalisa les premières mises en scène constructivistes. Accusé de négliger le réalisme soviétique, il fut arrêté et exécuté.